

LE KALARIPPAYAT

ART MARTIAL DU SUD DE L'INDE

Par Charles Antoni

Kalari signifie : gymnase et payat : l'art du combat.

Le Kakaripayat est l'ancien art martial du Kerala. Son origine reste inconnue et l'évidence historique fait ressortir que cet « arbre du combat » a pris sa forme présente entre le 12^{ème} et le 14^{ème} siècle de notre ère et a atteint le sommet de sa gloire entre le 15^{ème} et le 17^{ème} siècle.

Le Kalaripayat est encore pour le moment strictement inconnu en occident et demeure très peu répandu en Inde où il n'est pratiqué que dans l'état du Kérala.

Aujourd'hui encore cet art martial est pratiqué dans son style traditionnel, à l'intérieur du Kalari, sous la conduite du gurukkal, gardant tout son cérémonial et ses rites.

Son enseignement demande une grande discipline, une certaine abnégation et requiert de nombreuses années d'études.

Actuellement, les gurukkals sont peu nombreux et rares sont les écoles de Kalaripayat encore en activité.

LES ANCIENS CLASSIQUES :

La tradition indienne à qui l'on reproche en général son manque d' «action » et qui a une réputation pacifique, possède cependant un patrimoine guerrier, il suffit de lire les anciens classiques de sa littérature tels que : rig-veda - Mahâbâratha - Bhagavad-Gîta -, pour se rendre compte que le nombre de références faites aux actions guerrières ne manquent pas. Tous ces textes épiques décrivent de manière très colorée de rudes combats et parlent de lutteurs armés luttant contre des animaux féroces.

Dans les arts et la sculpture, des scènes de combats tirées des textes épiques sont souvent représentées.

PARASHURAMA :

L'origine du Kakaripayat est attribuée au légendaire seigneur Parashurâma, fondateur de la terre du Kerala. Il ne peut y avoir d'origine historique - ce qui définit les faits historiques comme tels ne peut s'appliquer à une « origine réelle ».

Parashurâma est un des avatars de Vishnou. Dans sa charge de protecteur et de conservateur, Vishnou veille à l'évolution du monde sans jamais le détruire et fait son apparition chaque fois que son intervention semble nécessaire. C'est sous les traits violents de Parashurâma « Rama à la hache », qu'il descend pour rétablir l'ordre et diriger les hommes sur la voie spirituelle.

La « Hache de pierre » de Parashurâma est le symbole de la foudre : l'équivalent du Vajra dans le symbolisme tibétain. La foudre représente un double pouvoir de création et de destruction : pouvoir de vie ou de mort.

L'INFLUENCE DU KALARIPPAYAT SUR LES ARTS DE « COMBATS » ET LES ARTS DE « REPRESENTATION »

Il se pourrait que cet art de combat soit à l'origine de tous les arts martiaux que nous connaissons aujourd'hui tels que : Judo, Karaté, Kung-fu, etc.

En Chine, en l'an 530, le moine bouddhiste Boddhidharma (Ta-Mo en Chinois) qui était le 28^{ème} patriarche après Gautama, le Bouddha originel, fonda et enseigna dans le temple de shaolin dans la province du Honam la doctrine du Ch'an.

Boddhidharma qui avait puisé sa connaissance dans le sud de l'Inde, enseigna aux moines de l'école de Shaolin des exercices pour discipliner le corps ainsi que des techniques de combats. Il semblerait que ces techniques aient été celles du Kalaripayat et qu'ainsi les moines bouddhistes propagèrent cet « art du combat » dans les différentes parties de l'Asie où il prit les formes actuelles que nous connaissons.

De récentes recherches historiques ont révélé que cet art martial du Kerala eut aussi de profondes influences sur les formes et les développements des arts de « représentation » tels que : Kathakali, Kolkali, Theyyam, Velakali, etc.

LIEU ET RITE

La science du Kalaripayat s'est transmise dans une atmosphère imprégnée de mystère et de sacré, elle comporte des initiations, des rites, des « secrets de métiers ». L'art du combat demeure un moyen au service de la connaissance sacrée et non une fin en soi.

C'est à une « nouvelle existence » qu'est appelé le « novice », pour ce faire, il devra mourir à sa condition humaine. L'une des principales épreuves consistait à abattre son adversaire.

KALARI :

L'entraînement du Kalaripayat s'effectue dans un lieu clos, dans un espace sacré le « Kalari », qui représente la structure spatiale où les dieux font halte et où se révèle « la puissance sacrée ». L'œuvre des dieux s'effectue dans cet espace sacré qui devient un centre de communion. C'est en ce lieu sanctifié que les combattants agiront.

L'irruption du sacré en un lieu le rend qualitativement différent et crée une séparation d'avec le milieu environnant. C'est en organisant cet espace et en s'y installant que l'homme le transforme symboliquement en « cosmos ». En dehors de ce domaine clos, c'est l'espace inconnu, c'est le royaume du chaos, où les formes se désintègrent. D'un côté il s'agit d'un « cosmos » et de l'autre d'un « chaos ».

RITE :

Avant chaque combat, avant chaque entraînement, le combattant en Kalaripayat effectue ses dévotions et se prosterne devant son Dieu invoquant la « puissance sacrée », afin que le divin puisse naître et se manifester en lui.

Le rite du combat est exclusivement dédié à la divinité. Le combattant s'assure une liaison permanente avec la divinité originelle. C'est seulement lorsqu'il est pénétré par l'esprit, que le combattant est appelé à s'insérer et à agir dans les dimensions de l'espace et du temps. Etant axées sur ce centre, ce qui leur donne à la fois une force et une direction, les actions du combattant sont sacrées.

Le rite a une efficacité inhérente ; à la condition d'être accompli conformément aux règles traditionnelles. Le rite a pour but de mettre l'être humain en rapport avec « quelque chose » qui dépasse son individualité et qui appartient à un autre état d'existence. Il est un véhicule indispensable des influences gestuelles sans lesquelles il ne peut y avoir de contact effectif avec une réalité d'ordre supérieur. Celui qui accomplit un rite doit avoir conscience qu'il y a là quelque chose qui ne dépend pas de son initiative personnelle.

A chaque coin de l'espace du « kalari » des autels sont érigés sur lesquels de petites lampes à huile restent allumées pendant toute la durée de l'entraînement et des combats. L'érection d'un autel à Agni, l'autel du feu, assure la communication avec les dieux. L'autel à Agni est la représentation microcosmique de la création.

GURUKKAL :

Après les prosternations et invocations faites aux dieux, le combattant en Kalarippayat vient se prosterner devant le gurukkal qui lui transmet son pouvoir et sa bénédiction.

L'accomplissement du rite pour être effective requiert une transmission directe. Dans son sens originel Tradition signifie Transmission. Le Gurukkal est celui qui transmet, il est l'incarnation de la Tradition.

Le Gurukkal n'est pas une individualité, il agit en tant que support d'une influence qui n'appartient pas à l'âme individuelle. Le Gurukkal assure d'une façon ininterrompue la transmission. Il n'est qu'un anneau de la chaîne dont le point de départ se situe au-delà de l'humanité.

LES DIFFERENTES TECHNIQUES DU KALARIPPAYA

LE MASSAGE - UZHICHIL

Aussi bien pendant L'entraînement que pendant les combats, les pratiquants du Kalarippayat sont enduits d'huile.

Le massage est une mesure obligatoire à laquelle tous les pratiquants sont assujettis aussi bien en Kalarippayat que dans les différents arts de danse comme le Kathakali. Le massage est employé comme une aide pour acquérir souplesse et flexibilité du corps. De l'huile spécialement préparée est employée pour l'Uzhichil. Le terme oindre fréquemment employé dans la Bible signifie littéralement : frotter d'huile ou de graisse. Les Juifs anciens se servaient d'huile d'olive ou végétale pour réchauffer la peau de ceux qu'ils consacraient.

Dans l'Uzhichil, les mains et les pieds sont employés et les pressions sur le corps sont faites avec différents degrés de force. Lorsque l'on masse avec les pieds, une corde suspendue est employée comme support.

Habituellement le massage est fait par le Gurukkal lui-même.

Seules les personnes ayant une très grande connaissance du corps humain - muscles, squelette, organes, système nerveux - et des points vitaux, peuvent pratiquer l'Uzhichil. Son usage réclame une connaissance très spécialisée, c'est ainsi qu'il est souvent employé comme traitement pour beaucoup de maladies physiques. Il est employé aussi comme SUKKA-CHIKILSA ou comme un moyen de réjuvenation.

MARMA CHIKILSA

Son développement s'est fait dans le Kerala et Marma Chikilsa est une branche spécialisée de la médecine Ayurvédique du Kerala et a toujours été une partie intégrante du Kalarippayat. Cette science du massage est basée sur la théorie des « Marmas » qui gouvernent les premières fonctions du corps. Les « Marmas » sont les principaux centres dans le corps par où les stimuli extérieurs agissent et par où ils peuvent atteindre le système nerveux tout entier. Rares sont les spécialistes de cette science qui désirent l'enseigner.

PADU ET THODU :

Les Acharyas de l'ancienne Inde ont reconnu et catalogué 108 centres nerveux ou « marmas » dans l'anatomie humaine. Parmi ceux-ci 12 ont été reconnus comme très importants et 96 autres comme secondaires.

Les 12 premiers sont appelés « Padu marmas » ou « nœuds vitaux ». C'est là que le prana est capable de répondre directement aux stimuli extérieurs.

Les autres 96 Marmas sont appelés « Thodu marmas ». La différence avec les premiers est que le stress ou la tension placée sur un thodu marma ne conduit pas à un désagrément permanent ou à la mort si négligée. Ils sont de nature à des troubles locaux et la déficience qui est aussi locale est immédiatement réparée aussitôt que le massage est appliqué et la partie du corps atteinte ne subit aucune conséquence par la suite.

Dans les chutes, les évanouissements, le massage marmique est une méthode très efficace qui peut effectuer une prompte remise sur pieds. Même dans d'apparentes conditions sans espoir, les traitements marmiques donnent le plus souvent d'immédiats soulagements.

ADI ET THADA :

L'art du Kalarippayat est basé sur la connaissance des marmas. En Kalarippayat, les combattants font usage de la connaissance des marmas pour défaire l'adversaire. Un coup ou une pression sur un marma peut réduire l'adversaire à une condition comateuse. Dans ce but, la connaissance des principaux marmas devient un équipement essentiel pour le combattant en Kakarippayat. Egalement importante est la science de l'esquive, afin d'éviter les pressions et les coups dirigés contre les marmas.

Ces deux méthodes sont connues comme Adi (pressions et coups) et Thada (esquive). Il fut un temps dans le Kerala où tout jeune homme se devait d'être entraîné dans la science de l'Adi et Thada, mais aujourd'hui, cela a complètement disparu.

LE CONTROLE DU CORPS - MAIPPAYAT :

L'exercice du contrôle du corps est le premier stade enseigné. Il débute par des exercices de jambes, par des torsions du corps en différentes directions, par des marches, des sauts, des virevoltes, etc. La combinaison de tous ces exercices en une « séquence » bien définie, constitue un « maïppayat » ressemblerait à un « Kata » de Karaté. Il y a 12 « séquences » ou « maïppayat », chacune croissant en complexité et en difficulté.

La pratique quotidienne des « maïppayat » permet de maintenir le corps en excellente condition et commencer d'acquérir quelque habileté dans l'art du combat.

C'est seulement à partir de cette base et après avoir atteint une certaine compétence dans le « maïppayat » que l'étudiant est introduit dans l'art de l'arme telle que Kettukari, Cheruvati, Otta, etc.

LES ARMES :

L'Inde a un catalogue considérable de techniques de combats armés venant de l'antiquité. La littérature classique est pleine de références aux armes employées. Beaucoup sont encore pratiquées ; seule l'archer, qui fut l'une des plus populaires, a presque disparu et n'est plus guère enseignée aujourd'hui.

L'enseignement des armes est un art très passionnant mais aussi très épuisant, le combattant devant donner le meilleur de lui-même en un espace de temps très court où les énergies physiques et mentales sont mobilisées. Cela demande une extrême rapidité et une grande force de frappe. L'efficacité avec laquelle un expert manie les armes est extraordinaire. La démonstration d'un combat de Kalarippayat est quelque chose de fascinant.

En Kalarippayat, il n'y a pas de protection spéciale pour l'entraînement des armes.

Toutes les différentes techniques d'armes comportent 12 « séquences » chacune dans leur application, excepté l'« otta » qui en contient 18.

LE BATON COURT - CHERUVATI :

Le « Chéruvati » - est un bâton de 68 cm de longueur. Dans cette lutte, les coups sont portés et parés dans de rapides successions, parfois plus de 100 coups à la minute. Le bâton court peut aussi bien être employé en attaque qu'en défense.

LE BATON LONG - KETTUKARI :

Le « Kettubari » est un bâton de canne de 2.70 m de longueur. Les coups donnés avec ce bâton sont portés et distribués dans les différentes parties du corps. Le bâton long sert aussi bien en attaque qu'en défense.

La pratique du « Kettukari » permet une approche et une plus grande facilité de maniement de la lance.

LA LANCE :

La lance est une arme très effective pour tenir l'adversaire à distance. Des mouvements d'aller et retour permettent aussi de trancher cou, bras, flancs, articulations, etc.

La lance peut aussi bien servir en attaque qu'en défense.

LANCE CONTRE EPEE :

Cette lutte est l'opposition de deux différents types d'armes. L'un des combattants fait usage de la lance tandis que l'autre de l'épée et du bouclier. Ces deux armes nécessitent différentes techniques de maniement et l'accord des deux techniques demande une grande habileté.

LE POIGNARD :

L'emploi de cette arme requiert une grande habileté, une extrême rapidité de mouvements et demande une certaine vigilance. La lutte étant très serrée, la moindre

inattention ou relâchement, peut provoquer des blessures graves. Le poignard peut aussi bien être employé en attaque qu'en défense.

EPEE ET BOUCLIER

Par l'emploi effectif de ces armes l'ont peut prétendre avoir atteint la perfection dans l'art du Kalaripayat.

L'EPEE FLEXIBLE : URUMI :

L'«Urumi » est une épée longue et flexible qui peut être mise autour de la taille comme une ceinture Le maniement de l'«Urumi » est très difficile et requiert une grande habileté. C'est une arme très effective et mortelle lorsque les opposants sont nombreux et armés. La démonstration d'un combat d'«Urumi » est quelque chose de fascinant à voir.

ARME DE BOIS COURBE : OTTA :

L'« Otta » est une arme de bois courbe avec une poignée à l'une des extrémités et se terminant en arrondi à l'autre. Plus qu'une arme, l'« otta » est un maître instrument, pour le plus haut entraînement en Kalaripayat.

L'emploi de cette arme est basé sur la connaissance des « points vitaux » du corps (marmas). Les coups et pressions sont portés à ces centres vitaux. Cette arme requiert souplesse, flexibilité, habileté, et demande une grande vigilance.

Par la maîtrise de la pratique de l'«Otta », l'on devient à même de se battre à mains nues. Le combattant en « Otta », l'on devient à même de se battre à mains nues. Le combattant en « Otta » devient si expert qu'il peut à mains nues, désarmer, mettre hors de combat, et même tuer son adversaire.

« TISSUS » CONTRE COUTEAU : KATHIYUM THALAYAM :

Dans cet affrontement l'un des opposants tient un couteau, tandis que l'autre est simplement armé d'un morceau de « tissus ». Ce peut être une ceinture de flanelle.

L'attaque est très rapide et le combattant armé du « tissus » doit être extrêmement calme et vigilant, mais l'attaque peut être parée et stoppée. La pratique du « Kathiyum Thalayam » est la plus dangereuse de toutes les différentes techniques avec armes.

Charles Antoni